

Peintures et dessins regroupent une série de tableaux et de dessins au fusain réalisés sur une période de cinq ans.

Cette temporalité est pour moi l'expression de formes dans ma pratique qui part d'une saturation de la surface, densité énergétique du travail du peintre comme ramassé sur lui-même et déposé sur le tissu, toile de coton ou papier vélin d'arche. Ce moment se définit dans sa tension à défaire le regard dans la pratique, l'effacer, le tourmenter pour joindre le geste et l'oeil dans l'accomplissement de l'espace et du temps.

Des gestes simples, des mouvements minimaux, dans une surface en extension.

J'explore de cette manière ce qui relève d'un territoire. Cette façon de nommer la surface en extension qui devient peinture par le terme de territoire, c'est d'induire la peinture comme possibilité d'exploration d'une surface dans un non présumé de celle-ci à partir de la représentation mais de découvrir ce qu'elle ou ce qu'elle n'est pas dans l'instant du geste et du regard. Dans cette optique d'inscription du tableau en fin de compte c'est la part aveugle du travail qui se manifeste ou la part d'ombre qui m'anime. Celle qui engendre toute forme et cela depuis je ne sais quelle époque ou moment de l'humanité.

Dans cette période affichée ici et en essayant de saisir le contour par le dire de celui-ci, déduit de gestes et d'une parole ramassant ces gestes. Une pensée de faire ne peut se définir que dans la sensation de la pratique de la peinture. L'art est au croisement de ce faire et de ce dire, ce qui s'installe dans la surface.

Aujourd'hui dans mon travail à partir de la toile défaite de son châssis mettant en pratique d'autres gestes du peintre autres que ceux d'étaler la couleur, me permet d'envisager la forme dans sa combinatoire et sa possibilité d'inscription. Signe de son mouvement.

Comment s'accaparer une surface, la saisir, l'enlacer, l'aimer. Le peintre est face à cet étonnement. Face à son désir d'y aller. Mais aller où ? Alors la surface s'efface devant lui, devient corps. Et quand je pense à cela, ce qui m'anime comme peintre, c'est l'ivresse qui m'envahit. Peut-être une sorte de fièvre, mais une fièvre sans température, si ce n'est celle du mouvement du corps qui s'éponge dans le tissu. Apparaît alors des traces macules de l'acte du peintre. Cette sorte de mise en pratique de la peinture, dans un premier temps est celle de l'espace du continuum entre le corps et la surface. Puis une rupture s'impose dans laquelle le regard s'échappe pour prendre la forme.

Après, c'est avec des gestes dans un mouvement de pique fait de couleur que l'acte de peindre s'engendre.

Je m'attarde quelque peu dans une tentative d'explication de mon travail de peintre. Qu'en reste-t-il ? A tout prendre, c'est une façon de déplier ce que je fais à partir des gestes de la peinture qui sont pour moi en ce moment ceux de la surface à la fois ramassée sur elle-même et étendue dans toute sa nudité.

Patrick Rosiu